

XYZ. La revue de la nouvelle



Onduler

Danielle Dussault

Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (1992). Onduler. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 5–8.

ONDULER

DANIELLE DUSSAULT

Toutes les fois qu'elle m'amène dans cet endroit d'enfer, je lui fais une scène. J'ai toujours l'impression qu'elle s'attend à ce que le docteur lui dise quelque chose pour la rassurer sur mon compte, mais il a beau m'examiner, il ne lui donne jamais le nom d'une maladie qu'elle pourrait hurler à la figure de ses voisines, un mot qui remplacerait sa rage, son impuissance face à mon état.

Pourtant, je ne fais presque plus de crises depuis que j'ai commencé à compter mes mots. Quand je me vois dans le miroir, je ne suis plus laide, il y a des jours où je me dis que personne n'arriverait à se douter de ma maladie. Sauf ma mère.

Au début, elle n'a rien dit. Elle faisait comme si ça n'avait pas lieu. Alors, je geignais et criais de plus en plus fort pour qu'elle comprenne. Je pouvais même briser des objets. Pas n'importe lesquels. Des plumes, des bijoux, tous les bijoux enfermés dans le coffre, je les ai tous cassés, je ne supporte pas les bijoux. Après, je regrette, c'est sûr, mais les crises reviennent toujours. C'est plus fort que moi.

La première fois que ça s'est produit, ma mère s'est inquiétée. Elle me donnait des claques pour que ça cesse. Mais le lendemain je recommençais. Les taloches gagnaient en intensité, mais rien n'y faisait. Contre les crises, il n'y a rien, aucun remède.

Une fois, elle m'a lancé tous ses bijoux à la figure en me disant que j'étais laide et méchante. Au lieu de crier, je suis tombée dans la lune, comme ça, je ne bougeais plus et j'ai commencé à compter les tic tac de l'horloge. Je me sentais devenir une poupée de plâtre, une statue. Ma mère a ramassé ses bijoux pendant que je restais plongée dans l'absence. J'ignore si on revient un jour de l'absence,

c'est pour cette raison, je crois, que ma mère m'amène chez le docteur. Lui, il m'interroge, me pince la joue, il dit *n'aie pas peur de parler* et il m'incite à dessiner. Il me passe des crayons de cire verts, jaunes, rouges, rouges, rouges, je n'aime pas le rouge. J'ai peur. Alors, je fais des soleils, des dizaines de soleils jaunes et je ne sais pas pourquoi, ça reste sombre sur ma feuille.

Le docteur me demande souvent d'écrire le premier mot qui me vient en tête, mais je n'en ai aucun. Le vide total. Pourtant, je connais des centaines et des centaines de mots, je sais même les compter, mais pas un seul ne s'impose à moi. Tous les mots sont égaux dans mon esprit, tous pareils, sans poids sauf... sauf peut-être un seul... *onduler*.

Aujourd'hui particulièrement, on dirait que tout mon être ne fait que ça, onduler. À l'intérieur de moi, ça bouge sans arrêt, comme des vagues toutes prêtes à exploser, mais qui ne font que frissonner. Seulement, je ne peux pas expliquer ça dans mes mots au docteur. C'est difficile d'expliquer ces choses-là. Pendant ce temps, les vagues s'accumulent à l'intérieur et personne ne s'en aperçoit. En fait, personne jamais ne me remarque. Même quand je porte ma robe. Je suis invisible à l'œil nu. Parfois, je me demande comment je parviens à tant d'invisible alors qu'en moi ça ondule constamment de cette présence trop douce pour être vue.

Alors, je compte mes mots dans mon livre noir. Je les ramasse un à un. Je vais bientôt dépasser le chiffre 1000. C'est alors que ma mère me crie d'aller à mon rendez-vous. Elle dit que je dois me dépêcher, qu'il faut que je coure très vite sinon je vais être en retard. Mais je n'ai plus envie de courir. Je veux me laisser entraîner par les vagues, me laisser emporter loin, loin à l'intérieur de moi. En ce moment aussi je compte toutes les preuves d'amour que je peux. C'est plus rare. Des épaves. J'entends les pas de ma mère qui se rapprochent de ma chambre. Pressés, toujours pressés les pas de ma mère. Il faut d'ailleurs toujours la suivre, adopter son rythme, atteindre sa vitesse. Mais je ne peux plus courir.

Elle ouvre la porte. Elle dit *ferme ce cahier tu as ton rendez-vous*. Maintenant, je ne sais plus à quel mot je suis rendue. Alors,

je me lève sagement. *Tu vois bien que tu obéis encore à ta maman, tu obéis encore, sage petite fille qui va chez le docteur parce que maman dit que tu es malade et qu'il faut absolument te soigner.* Je me fâche à l'intérieur.

Les ondulations se sont transformées en tempêtes. L'ouragan monstre qui hurle dans tout mon corps, incontrôlable. Je sors vite de la maison, vite je me sauve, je ne veux plus voir ma mère. La porte refermée, le calme revient. Je marche vers le rendez-vous manqué. J'entends même le bruit de mes pas sur l'asphalte chaud et sec. L'air est si tiède que je sommeille presque en marchant. Je vois surtout la brise onduler et je me dis *enfin quelque chose qui me ressemble.*

Je marche longtemps, sans me presser, je marche comme j'ai toujours eu envie de marcher, sans empressement, sans espoir ni hâte. Même si je vais au rendez-vous, j'oublie justement que je m'y rends, je me retrouve de nouveau en terrain d'absence, je n'ai plus envie de rien. Je me sens mourir, je me sens vidée de toutes mes vagues.

Mes pas ont cessé à présent de faire du bruit. Je regarde les oiseaux, les rues presque désertes, même la ville a fini par me ressembler avec ses airs de grande seule. Dans la rue, je croise un vieux monsieur, puis un deuxième, je me mets à les compter, il n'y en a pas beaucoup. Trois, c'est tout. Au loin, j'entends le sifflement du train, le jour s'est suspendu quelque part en ce moment. J'avance en ne ressentant rien, rien d'autre que ce vide décisif.

Me voilà maintenant devant le numéro 39. Mon rendez-vous. Je gravis les escaliers lentement, je me moque bien du retard, c'est la première fois que je viens dans cet endroit toute seule, je compte bien en profiter et attendre. *Tu allonges tes jambes dans une salle où il n'y a personne d'autre que toi et la photo du docteur, tu t'enfonces dans le fauteuil, tu plonges encore plus loin à l'intérieur, puis tu disparais en attendant que quelqu'un vienne t'appeler par ton nom et te donner là le signe de ta vie.*

J'attends que la porte s'ouvre. Tantôt, je me moquais bien du retard, mais plus maintenant. J'attends. Je compte les secondes en

même temps que la grande aiguille de l'horloge, je compte et tout à coup les chiffres s'embrouillent, mes yeux prennent la couleur de la buée, tout devient gris. *Et si on ne venait pas te chercher? Si tu restais ici à attendre indéfiniment? Les petites filles n'ont d'importance pour personne l'après-midi. On les croit toujours assez grandes pour rester seules.* Je crois que je commence à comprendre pourquoi ma mère se berce si longtemps l'après-midi en regardant par la fenêtre, pourquoi elle reste toute seule dans sa chambre à faire semblant de repasser son linge, pourquoi elle arrose ses plantes en arrêtant soudain de siffler. C'est que le vide s'agrandit, s'agrandit en elle et autour d'elle.

Je suis convaincue à présent qu'on m'a oubliée. Je ne crois pas qu'on viendra me chercher. J'ai pris un magazine sur la table à ma gauche. Sur la page de couverture, on montre le visage de trois petites Vietnamiennes. Elles ont mon âge et me regardent toutes les trois de leurs yeux tranquilles. Je lis une histoire dans chaque regard. Je ne suis plus seule. J'ouvre le magazine pour voir si on ne parle pas des petites Vietnamiennes quelque part, mais non, ce n'était qu'une image pour montrer à quel point elles peuvent être sages et effacées, les petites filles. Dans le magazine, on montre aussi des photos de femmes grandes, de belles femmes avec des corps à faire rêver, des corps lustrés sans défaut, enviabiles. J'ai hâte d'être grande à mon tour, de devenir une femme, je cherche partout dans le magazine pour savoir comment on devient femme, je fouille les articles, mais il n'est question nulle part de l'histoire de ces femmes, ni de leur vie.

De toute évidence, le docteur ne viendra pas. Alors, ça se met à compter dans ma tête, dans ma tête comme une folle. Je compte et compte toutes les secondes de l'horloge, plusieurs fois le tour, je compte jusqu'à ce que les chiffres deviennent une accumulation informe de petits riens, parce qu'il me faut bien l'admettre à présent, je suis moi aussi une petite fille sans histoire et je ne compte pour personne.

XYZ